忍法 · NINPŌ

NINPŌ — De l’ombre à la lumière

Mon parcours, mon Ikigai et ma vision du Togakure Ryū Ninpō

Jérôme Pailliette — Ninjutsu Kyoto · 京都

J’ai commencé les arts martiaux pour apprendre à me protéger. Avec le temps, le Ninpō est devenu une voie de pratique, de discernement et de transmission. Ce témoignage retrace ce chemin sans prétendre imposer ma vérité à quiconque.

01 Apprendre à se protéger — les années d’ombre

J’ai grandi à Fontenay-sous-Bois, dans le Val-de-Marne, au sein d’une cité HLM de la banlieue parisienne. La pauvreté, la peur de l’agression, les intimidations et le risque de racket faisaient partie de mon environnement quotidien. Mon père était absent ; ma mère élevait mon petit frère et moi dans des conditions matérielles difficiles.

Ne pouvant subvenir à tous nos besoins, notre famille a traversé une période qui a conduit à notre placement sous la responsabilité de la DDASS. Nous avons subi des maltraitances dans notre famille d’accueil, éprouvé le manque d’affection et de protection parentale, et connu la douleur d’être séparés. Ce sont des souvenirs dont je souhaite témoigner sans en exposer tous les détails intimes.

Je ressentais le besoin de me protéger, d’endurer, de survivre et, autant que je le pouvais, de protéger mon petit frère. À l’école, le harcèlement et les violences de certains camarades renforçaient cette nécessité. À huit ans, j’ai commencé le karaté, non par goût des titres ou de la compétition, mais pour apprendre à me défendre.

Ces épreuves n’étaient ni justes ni nécessaires à ma formation. Elles ont néanmoins marqué mon caractère et nourri ma détermination à croire en des jours meilleurs. Je ne savais pas encore que cette recherche de protection ouvrirait un chemin plus vaste : apprendre à vivre, puis à transmettre.

02 Sept années de karaté, puis la découverte du Ninjutsu

Pendant sept ans, j’ai pratiqué le karaté jusqu’au niveau de ceinture marron. Je ne souhaitais pas poursuivre uniquement pour préparer le passage de la ceinture noire. Les formes codifiées et les règles des compétitions que je connaissais me frustraient : je voulais aussi comprendre les saisies, les contrôles, les projections et les autres possibilités de mouvement que ce cadre limitait.

En 1988, j’ai découvert l’image du Ninjutsu et de l’art des Ninja, notamment à travers les films de Shō Kosugi. Cette première curiosité venait du cinéma, pas encore d’une connaissance approfondie de la tradition. Faute de moyens financiers, j’ai dû attendre 1989 pour commencer réellement le Ninjutsu auprès de Sylvain Guintard, élève de Hatsumi Masaaki.

Ce qui m’a attiré vers son enseignement ne se réduisait pas à la diversité technique. Sylvain Guintard pratiquait le Shugendō et en associait certains éléments à son approche personnelle. Cette dimension spirituelle, qu’il faut distinguer de l’enseignement martial reçu de Hatsumi Sensei, répondait à mon désir d’unir la recherche corporelle et la recherche intérieure.

03 Des enseignants successifs et un dojo pour vivre

Après le départ de Sylvain Guintard pour le Japon, au début des années 1990, j’ai poursuivi ma pratique environ deux ans auprès de son élève Arnaud Cousergue. J’ai ensuite accompli une année de service militaire. À mon retour, Samir Saad avait pris la relève ; j’ai continué à m’entraîner avec lui jusqu’en 1998.

Samir Saad m’a donné l’occasion d’enseigner le Ninjutsu aux enfants. À une période où je ne disposais pas de logement, il m’a également permis de résider au dojo, avec l’accord de son responsable. J’y ai connu un lieu d’entraînement, mais aussi un lieu de vie et de responsabilité. Je lui garde de la reconnaissance pour ces gestes.

Son départ soudain pour les États-Unis en 1998 nous a laissés sans instructeur habituel. Au fil de ces changements, l’admiration que je portais à certains enseignants s’est accompagnée d’interrogations sur l’écart que je percevais parfois entre les principes professés et les comportements quotidiens. J’ai commencé à distinguer plus nettement le fait de paraître et celui d’être.

04 À la recherche de la source : le Japon

J’ai longtemps rêvé de rencontrer un maître authentique : une personne dont la pratique, les paroles et les actes seraient cohérents. Je me suis parfois demandé si cette aspiration était liée à l’absence de mon père, sans prétendre pouvoir expliquer toute ma vie par ce seul fait. Parallèlement, je ressentais depuis longtemps que mon chemin devait se poursuivre au Japon, sentiment nourri aussi par certains rêves et par des paroles qui m’avaient marqué. Je les rapporte comme des expériences personnelles, non comme des prédictions démontrées.

En 1999, je me suis rendu pour la première fois au Japon et j’ai rencontré Hatsumi Masaaki Sensei. Je ne parlais pas encore assez couramment japonais pour lui exposer directement les questions qui me préoccupaient. Je suis revenu en 2003, puis en 2004. Lors de mon séjour de 2003, j’ai reçu personnellement des mains de Hatsumi Sensei mon diplôme japonais de quatrième dan (四段). Cette date et ce grade sont importants dans mon parcours.

L’étude de la langue japonaise, mes échanges avec Hatsumi Sensei et la lecture des textes m’ont progressivement permis de mieux saisir les nuances des termes et des enseignements. C’est alors que mon désir de poursuivre le Ninpō est devenu moins dépendant de la présence d’un enseignant particulier : je voulais écouter, observer, étudier et vérifier par ma propre pratique.

En novembre 2006, je me suis installé durablement au Japon. Kyoto est devenu le lieu où je continue cette recherche et où j’ai choisi de transmettre.

05 Les grades, le Sakki Test et mon choix personnel

Lors de mes séjours de 2003 et 2004, j’ai observé des passages du Sakki Test (殺気試験), épreuve associée au cinquième dan du Bujinkan. Le candidat, assis en seiza, cherche à éviter une frappe venant de derrière. Dans certains cas auxquels j’ai assisté, l’obtention du grade m’a paru difficile à concilier avec le résultat que j’avais observé. Ce sont mes observations et mon appréciation ; je ne peux ni connaître toutes les raisons des décisions prises, ni généraliser à tous les candidats.

Le Sakki Test n’est pas conçu comme un examen technique complet. C’est précisément ce qui nourrissait mon interrogation : le grade qui en résulte ne devrait pas, à mes yeux, être présenté comme une garantie de maîtrise de l’ensemble des fondamentaux. Je m’interrogeais aussi sur la place des qualités humaines et de la responsabilité dans un système qui ne peut pas évaluer toute une existence.

Après mon installation au Japon, la possibilité de me présenter au Sakki Test du cinquième dan m’a été proposée. J’ai choisi de ne pas le passer. Cette décision était conforme à ma conscience : je ne voulais pas rechercher un titre que je ne considérais pas comme une mesure suffisante de compétence technique, de discernement ou d’éveil intérieur.

Il m’est arrivé de rencontrer des enseignants dont les prétentions, les grades ou les titres me semblaient éloignés de leurs capacités démontrées. Je refuse néanmoins de réduire l’ensemble du Bujinkan à ces expériences. Je reconnais la valeur des connaissances reçues tout en prenant mes distances avec une logique de reconnaissance qui ne correspond pas à ma conception du Ninpō.

06 Être plutôt que paraître : vérité et sincérité

J’aspire à la vérité, à l’authenticité et à la sincérité du cœur. Un rang peut avoir une utilité pédagogique ou institutionnelle ; il ne remplace ni la pratique ni la connaissance acquise dans l’effort. La complexité du Ninjutsu — mouvements, distances, adaptation, observation, environnement, confrontation et maîtrise de soi — me paraît trop vaste pour qu’une échelle de grades en exprime toute la profondeur.

Le parcours de Miyamoto Musashi nourrit ma réflexion sur la quête martiale personnelle. Je ne prétends pas lui ressembler : son exemple m’invite simplement à préférer l’entraînement assidu à la recherche de gloire. Je veux pratiquer chaque jour, sans faire des honneurs ou du regard d’autrui la mesure de ma valeur.

Dans l’image que je me fais du Shinobi, il n’est pas nécessaire d’afficher un nom prestigieux, un titre ou une position sociale. L’essentiel est de continuer à apprendre et de chercher à accorder les paroles aux actes. Ce que nous sommes compte davantage que ce que nous prétendons être.

07 Ninpō, spiritualité et Ikigai

Ma foi dans le bouddhisme ésotérique Shingon (真言密教), ma dévotion envers Dainichi Nyorai (大日如来) et mon intérêt pour le Shugendō accompagnent mon cheminement. Je distingue ces engagements spirituels personnels des enseignements techniques et historiques du Togakure Ryū Ninpō : il ne serait pas juste de les présenter comme une doctrine unique.

J'aspire à une compréhension plus profonde de moi-même, de ce que j'appelle mon soi supérieur. Je ne revendique aucun état d'éveil. Pour moi, une voie d'éveil martial est une recherche continue de vigilance, de lucidité, de maîtrise de soi et de responsabilité.

Le Ninpō est devenu une part essentielle de mon ikigai (生き甲斐), ce qui donne du sens à mon existence. L'enfant qui cherchait à survivre ne savait pas qu'il consacrerait un jour sa vie à pratiquer, apprendre et transmettre. De l'ombre à la lumière ne signifie pas effacer le passé : cela signifie poursuivre sa voie malgré lui et chercher à transformer l'expérience en responsabilité.

08 Préserver et transmettre à Kyoto

Dans mon expérience, le Togakure Ryū Ninpō offre un ensemble remarquable de principes et de domaines d'étude que je peux travailler quotidiennement. J'y vois une tradition authentique à mes yeux, que je souhaite préserver et transmettre. Il s'agit de ma conviction de pratiquant, non d'une preuve selon laquelle aucune autre tradition de Ninjutsu ne pourrait être authentique. La rigueur demande de distinguer les faits historiques attestés, les transmissions rapportées et les interprétations personnelles.

À Kyoto, j'enseigne en privilégiant les fondamentaux du mouvement, la pratique concrète, la capacité d'adaptation et le discernement. Je souhaite aider les élèves à développer leurs propres capacités plutôt qu'à admirer un grade ou à répéter des affirmations. Enseigner, à mes yeux, c'est aussi reconnaître ce que l'on ignore encore.

Mon message s'adresse à celles et ceux qui recherchent, comme moi, la vérité, la sincérité du cœur et le sens de la justice. Je n'ai pas vocation à dicter aux autres ce qu'ils doivent croire ni à les qualifier d'ignorants : je veux leur donner des moyens de regarder, de questionner et de vérifier par eux-mêmes.

Protéger (守る). Apprendre (学ぶ). Transmettre (伝える). Voilà le sens de ma démarche. Je poursuis mon propre shūgyō, sans prétendre posséder toute la vérité du Ninpō. Car ce qui avait commencé comme un besoin de protection est devenu, au fil des années, une manière de vivre et une raison de partager.

PROTÉGER · APPRENDRE · TRANSMETTRE

Jérôme Pailliette | Ninjutsu Kyoto | Togakure Ryū Ninpō